Michael RINN, Nathalie NARVÁEZ BRUNEAU, dirs,
*L'Afrique en images. Représentations & idées reçues de la
crise*

Paris, Éd. L'Harmattan, coll. Eidos, 2015, 190 pages

Alain Rabatel

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/11734>

DOI : 10.4000/questionsdecommunication.11734

ISSN : 2259-8901

Éditeur

Presses universitaires de Lorraine

Édition imprimée

Date de publication : 31 décembre 2017

Pagination : 483-486

ISBN : 9782814305076

ISSN : 1633-5961

Référence électronique

Alain Rabatel, « Michael RINN, Nathalie NARVÁEZ BRUNEAU, dirs, *L'Afrique en images. Représentations & idées reçues de la crise* », *Questions de communication* [En ligne], 32 | 2017, mis en ligne le 31 décembre 2017, consulté le 05 janvier 2021. URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/11734> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/questionsdecommunication.11734>

préjugés racistes, intégristes, sexistes, notamment Tanga qui refuse le statut de coupable qu'on lui a infligé, depuis le viol paternel de ses douze ans, l'avortement qui s'en est suivi, puis la prostitution à laquelle elle s'est trouvée contrainte (p. 141). Les échanges entre les deux héroïnes permettent ainsi de s'affirmer comme sujet dans la revendication d'un langage qui refuse les mensonges et exige un rapport critique à la collectivité. Dans le chapitre 8, « Le stéréotype à l'épreuve d'une nouvelle esthétique », Jean-Pierre Fewou Ngouloure (pp. 143-156) étudie le roman d'éducation de l'écrivain camerounais Gaston Paul Effa, *Tout ce bleu* (Paris, B. Grasset, 1996). Cette œuvre raconte l'histoire d'un jeune Douo, arraché aux siens par une éducation à l'euro-péenne (puis en Europe), et qui cherche, par une sorte de « retour au pays natal » symbolique, à retrouver ses racines. La recherche d'un beau geste (p. 144), exprimant un fort souci esthétique et éthique, dans une langue elle-même très expressive, lui fait redécouvrir tout à la fois son continent, sa culture, son corps, ses émotions et ses perceptions atrophiées par une éducation religieuse paternaliste. Enfin, Christine Ramat (pp. 157-171), dans le chapitre 9, « Stéréotypes de la crise. Détournement grotesque sur la scène africaine », dresse un large panorama d'expériences théâtrales de résistance. Certes, la résistance n'est pas propre au théâtre, mais ce dernier l'exacerbe avec violence, comme le montrent les textes de *Rwanda 94*, production du Groupov, les œuvres de Sony Labou Tansi, avec leurs surenchères, celles Koffi Kwahulé, Kossi Efoui, avec leur spectacularisation, leur hyperthéâtralisation, celle de Wole Soyinka, avec les figures de la monstruosité. Toutes ces œuvres se rient de la crise en proposant un « catastrophisme jubilatoire » (p. 159), et mettent le rire en crise, non sans faire écho à un certain désenchantement.

Tous les chapitres de cet ouvrage se lisent avec un intérêt soutenu, même si le linguiste aurait souhaité des analyses linguistiques plus fines. Ils intéresseront le lecteur curieux de connaître une autre Afrique que celle de l'afro-pessimisme. Cependant, on ne peut se départir d'une certaine réticence, que l'on ressent particulièrement à la lecture du chapitre 4. L'article est intéressant, mais, sans faire de mauvais esprit, on ne peut manquer de se dire que les maux dont souffre l'Afrique ne sont pas non plus des créations ex nihilo des méchants capitalistes, et que, par conséquent, la relation entre la construction théorico-politique de la réalité et les stéréotypes mériterait d'aller au-delà du simple diagnostic pour comprendre à partir de quand une réalité se trouve schématisée, puis simplifiée outrageusement – Comment ? Pour qui ?, Selon quelles fins ?, Avec quelles conséquences pour les personnes

ou groupes ainsi stéréotypés ? – et à quelles conditions un contre-discours est lui-même prisonnier d'un certain rapport à la réalité qui empêche de mettre en place des actions et des collaborations positives. Cette question trouve des éléments de réponse explicites dans le chapitre 1, implicites ailleurs, sauf dans les trois derniers chapitres qui portent sur la déconstruction des stéréotypes. Mais on aimerait davantage pouvoir entrer dans la compréhension des mécanismes qui transforment une représentation schématique en un stéréotype. Par ailleurs, l'auteur de ces lignes, linguiste, est convaincu qu'une telle problématique, portant sur une réalité si complexe et si diversifiée que l'Afrique, devrait requérir des approches pluri- ou interdisciplinaires. Mais il est également persuadé que si la description linguistique n'épuise pas le problème, elle est cependant de nature à l'éclairer, à la condition de muscler la description et la théorisation linguistiques.

Alain Rabatel

Icar, Université de Lyon 1
Alain.Rabatel@univ-lyon1.fr

Michael RINN, Nathalie NARVAEZ BRUNEAU, dirs, *L'Afrique en images. Représentations & idées reçues de la crise*
Paris, Éd. L'Harmattan, coll. Eidos, 2015, 190 pages

Ce livre fait partie de la série consacrée aux « Discours d'Afrique », un réseau international fondé par Alpha Ousmane Barry, professeur de sciences du langage à l'Université Michel de Montaigne – Bordeaux 3. Le lecteur pourra ainsi se reporter à *Discours d'Afrique 1. Pour une rhétorique des identités postcoloniales d'Afrique subsaharienne* (Alpha Ousmane Barry, dir., Besançon, Presses universitaires de Franche-Comté, 2009) ; *Discours d'Afrique 1. Pour une sémiotique du discours littéraire postcolonial d'Afrique francophone* (Alpha Ousmane Barry, dir., Paris, Éd. L'Harmattan, 2009) ; *Discours d'Afrique 2. L'imaginaire linguistique dans les discours littéraires, politiques et médiatiques en Afrique* (Musani Ngalasso-Mwatha, dir., Pessac, Presses universitaires de Bordeaux, 2011) ; *Les Médias au Maghreb et en Afrique subsaharienne. Formes discursives, publics et enjeux démocratiques* (Marc Bonhomme et al., eds, Nancy, PUN-Éditions universitaires de Lorraine, 2015).

L'objectif de cet ouvrage est de « se demander pourquoi les discours publics francophones, pour donner une représentation des réalités historiques, économiques, sociales à la fois complexes et multiples de l'Afrique, empruntent à cette archive d'images susceptible de fournir des explications simples : les populations du Sahel concernées par la sécheresse, les orphelins des guerres civiles, les monceaux de cadavres du Rwanda,

les femmes violées du Darfour, les réfugiés qui se pressent aux portes de l'espace Schengen » (pp. 7-8). Il est aussi d'expliquer « l'invariabilité des discours », de leurs modes de fonctionnement, en analysant « les conditions de production des idées reçues véhiculées par les discours sur l'Afrique et la puissance des images qu'elles exercent sur les sociétés » (p. 8). L'introduction définit rapidement les idées reçues à la fois comme des préjugés, mais aussi comme des stéréotypes « nécessaires au bon fonctionnement de la communication » : la question est donc de voir comment ces stéréotypes se durcissent et empêchent la compréhension d'une réalité complexe ; elle évoque le rôle des idéologèmes, conçus comme « maxime sous-jacente à la représentation » (p. 9), sans que les articles n'exploitent ni n'approfondissent la notion. Elle renvoie enfin à trois sources documentaires sur les réalités africaines : publications de l'association « Coordination pour l'Afrique de demain », de la base de données en ligne *Africa south of the Sahara*, de l'*African Studies Association* (Université de Stanford) et du site *L'État de droit* du Centre d'études d'Afrique noire et de l'Institut d'études politiques (IEP) de Bordeaux, qui permettent à l'ouvrage de revendiquer, par-delà sa dimension descriptive, une visée critique.

Le chapitre 1, de Josias Semujanga, « La figure du Tutsi, naissance et usage d'un stéréotype » (pp. 15-39), s'intéresse à la relation entre les premiers stéréotypes du Tutsi au début de la colonisation, à la fin du XIX^e et au début du XX^e siècles et les discours génocidaires des années 1990, avec un discours essentialisant qui construit des réalités sociales profondément travaillées par les schèmes de la colonisation, selon une vision occidentale qui perdure dans l'organisation et les discours des pays africains. C'est là un constat central de l'ouvrage, décliné dans tous les autres chapitres. L'auteur montre que les discours occidentaux, depuis le XV^e siècle, reproduisent les jugements des Grecs sur un continent « sauvage » et « barbare ». Ces discours justifient le colonialisme, avec les stéréotypes du mépris de l'autre, du racisme, de l'impérialisme civilisateur. Cependant, l'Afrique avant la colonisation n'est pas un « eldorado de la négritude » (p. 19) dans la mesure où cette cristallisation opère sur la base de mythologies africaines : ainsi, au Rwanda, le génocide s'est-il alimenté de la poésie des chasses traditionnelles, communautaires, célébrant la vie et le partage des biens dépouillés aux Tutsi, avec le rite du sorcier bénissant la chasse, remplacé ensuite par les religieux qui invoquaient la Sainte Vierge (p. 18)... L'auteur affirme que la logique dualiste du « tout blanc », « tout noir », « tout hutu », « tout tutsi » est un héritage de la culture coloniale, car le mythe fondateur du choix du

chef de lignage par le roi Gihanga lui avait fait préférer son fils Gatutsi à Gahutu (et plus encore à Gatwa), et ce mode de transmission dans le cadre du patrilignage faisait qu'on pouvait être tutsi ou hutu selon sa situation sociale. C'est l'arrivée des colons, avec l'opposition binaire opérée par les chrétiens des Bakristu aux Bapagani, dès 1894, croisée avec les théories racialistes de Joseph Arthur Gobineau, qui vont donner naissance au mythe de la supériorité raciale des hamites-Tutsi, peuple d'éleveurs, de grande taille, intelligent, doué pour le commandement, sur les Hutus, peuple de petite taille, peu intelligent, apte à être commandé (pour ne rien dire des Pygmées, au bas de l'échelle raciale). Ce mythe est repris par Paul Kagame, qui fait des Tutsis des héritiers des Éthiopiens à l'antique culture ayant vaincu le colonialisme italien ; il est réactivé par le marxisme, qui voit dans les Hutus un peuple dominé devant se rebeller contre le féodalisme tutsi (p. 22-26). « Le » Tutsi est ensuite comparé au juif, avec lequel il a le triste privilège de partager un certain nombre de stéréotypes : richesse, ruse, propension complotiste...

Le génocide des Tutsi est assimilé à la Shoah d'une façon très ambiguë, car il fait l'objet d'un révisionnisme négationniste, qui tantôt impute la responsabilité fondamentale du génocide aux Tutsi eux-mêmes, vu leur comportement, tantôt considère que le génocide est une invention de l'impérialisme américain pour mieux implanter sa domination en Afrique. L'auteur conclut ainsi à l'existence d'« un processus transculturel où les images et stéréotypes d'Afrique sont en même temps, comme dans un kaléidoscope, ceux d'Europe » (p. 38). Le chapitre 2, « Génocide des Tutsi au Rwanda. Le renversement littéraire des stéréotypes médiatiques » de Virginie Brinker (pp. 41-58) porte sur des images ambivalentes qui visent à contrer les stéréotypes liés à l'ethnie africaine dans un certain nombre d'œuvres de fiction, telles *Murambi, le livre des ossements* (Boubacar Boris Dipo, Paris, Stock, 2000), ou *L'Aîné des orphelins* (Tiemmo Monénembo, Paris, Éd. Le Seuil, 2000). À cette fin, ces œuvres citent un certain nombre de reportages occidentaux discutables, avec des images et des discours stéréotypés, peu informés. Mais ces choix eux-mêmes sont également stéréotypés car ils ne prennent en compte que des documents stéréotypés, au détriment de l'évocation d'une couverture médiatique plus informée, en sorte que le contre-discours littéraire est prisonnier du discours dominant, ou entretient avec lui des affrontements stériles, tout en reconduisant une vision du monde binaire, sans que la dérision ne suffise à s'interroger sur la place de la représentation esthétique dans une construction mémorielle plus réflexive et moins prisonnière des doxas ou des contre-doxas (p. 57).

C'est aussi le constat de Tristan Oestermann, dans le chapitre 3, intitulé « Le génocide au Rwanda dans la presse européenne » (pp. 59-74), avec son étude comparative de la couverture de la crise de Goma en 1994, à l'issue du génocide rwandais, par la *Süddeutsche Zeitung* et *Le Monde*. Les discours ne cessent de décliner l'opposition Civilisation vs Barbarie, opposant d'un côté des individus, des acteurs, des esprits, énergiques, en pleine santé, à des masses passésistes, impuissantes, des corps sujets à toutes sortes de maladies. Émerge ainsi, fortement, l'exploitation de l'archétype de l'Africain porteur de maladies contagieuses, qui obscurcit la compréhension du génocide, plaçant l'Européen devant deux « faux choix » : abandonner l'Afrique au nom de l'afro-pessimisme ou ne promouvoir que des politiques humanitaires.

Ce n'est pas un des moindres intérêts de ce travail que de faire écho aux thèses d'Édouard Saïd (p. 65) et de souligner que, dans la double construction Orient vs Occident, le discours afro-pessimiste est un des avatars modernes du discours colonial « orientaliste ». Dans le chapitre 4, « Voyages en Afrique et dangers pour la santé. Une nouvelle forme de discours orientaliste ? », Arianna Maiorani (pp. 75-88) poursuit l'étude du recyclage des stéréotypes hygiénistes examinés par Tristan Oestermann, en étudiant le fonctionnement multimodal des sites internet d'agence de voyages, des sites africains et internationaux sur la santé, comparés aux stéréotypes véhiculés par les guides de voyage du ^{xx}e siècle. Ces derniers cultivent des images dénotant un « exotisme suranné » associé à des stéréotypes hygiénistes, associant fascination et peurs, et renvoyant ainsi à une Afrique mystérieuse qui cristallise bien des fantasmes. À vrai dire, l'analyse ne convainc guère, dans la mesure où la thèse d'un nouvel orientalisme est partiellement défendue. Il aurait été de comparer aussi les sites d'agences de voyages et de santé d'autres continents que l'Afrique : n'est-ce pas une des règles du genre que de mettre en avant les problèmes sanitaires auxquels pourraient être exposés ses clients ou ses ressortissants ? Bref, l'analyse est unilatérale. Certes, la focalisation sur le Sida s'explique parce que c'est une maladie qui frappe aussi les Occidentaux ; mais on ne peut s'en tenir là et ne pas voir une réalité sanitaire inquiétante qui frappe d'abord les populations africaines (et qui tient à de multiples causes évoquées en introduction, mais pas dans ce texte-ci), en sorte que l'analyse des représentations est discutable et elle-même passablement stéréotypée...

Le chapitre 5, « Caricature et discours politique au Cameroun. Vers une sémantique des stéréotypes sociaux dans le discours de presse », rédigé par

Gérard Léonard Bouelet (pp. 89-106), affiche une ambition louable, qui n'est pas menée à terme. Le chapitre utilise un certain nombre de notions et de références (implicite, avec Catherine Kerbrat-Orecchioni, performatifs avec John Langshaw Austin, image digitale, analogique avec Régis Debray, analyse du texte et de l'image chez Nicole Everaert-Desmedt), sans que ces dernières ne soient bien exploitées ni articulées (ni aisément articulables, comme c'est le cas de l'inconscient cognitif de John Kihlstrom, dont on voit mal le rapport avec l'implicite linguistique). Les analyses sont sommaires, les dessins, qui comportent pourtant un texte abondant, sont analysés sans la référence au texte (p. 99). Ailleurs, certaines analyses sont franchement triviales : est-il besoin d'invoquer la polysémie de la langue familière du Cameroun pour expliquer que « je suis mort » ne signifie pas perdre la vie, mais /être en difficulté/, tandis que si l'on se réfère à l'implicite, on comprendrait que « mort » signifie /ne plus être en vie/ ! (p. 103) ? Autant on ne peut qu'encourager les doctorants à publier, autant les éditeurs doivent-ils les aider à publier des textes solides, au plan méthodologique, et impeccables, au plan formel : c'est loin d'être le cas, vu le nombre d'erreurs d'orthographe et de coquilles (pp. 89, 92, 93), voire d'incorrections (p. 96).

Dans le chapitre 6, « La Tunisie post-jasmin. Stéréotypes en crise », Mehdi Chourou (pp. 107-122) confronte les stéréotypes de l'« Afrique immobile » à la « révolution » qui a eu cours en 2011 en Tunisie. Il montre d'abord comment les réseaux sociaux (avec les flux RSS sur Facebook) ont rapidement remplacé l'image embellie d'une Tunisie à la parole libérée par celle d'une Tunisie sous la menace des extrémistes islamistes. L'auteur distingue ainsi la circulation de faits par lesquels les islamistes ont mené leur combat, pacifiquement, juridiquement ou de façon violente, puis celle de rumeurs, manipulations, souvent émanant d'opposants qui n'ont pu empêcher la victoire d'Ennahdha le 23 octobre 2011. L'auteur conclut avec un pessimisme certain qu'internet est devenu une « poubelle ». Cependant, cette lecture mérite d'être relativisée, car l'auteur remarque qu'après leur victoire, les exactions des islamistes ont augmenté tandis que les rumeurs ont diminué, que les discours ont véhiculé moins de stéréotypes ou les ont interrogés (« un Barbu n'est pas toujours barbu », p. 120). Ainsi, l'exemple de la Tunisie est une des rares manifestations géopolitiques qui laisse entrevoir la possibilité qu'un pays bloque un certain nombre de stéréotypes, autrement dit que l'Afrique ne soit plus nécessairement prisonnière du passé. On regrettera toutefois que ce texte n'analyse pas assez précisément les stéréotypes ni la façon dont ils évoluent, en n'accordant pas assez d'attention à leur

problématisation dialogique, à l'instar de l'exemple sur les « barbus ». Dans le chapitre 7, Inas Montaz (pp. 123-151) étudie la « révolution égyptienne » de 2011, à travers l'étude comparative de la relation texte-image dans les agences de presse égyptiennes et européennes, essentiellement l'AFP. Au fur et à mesure que la contestation de la place Tahrir gagne en force, la représentation globalisante dominant (Moubarak) vs dominés (peuple), qui est montrée par Al Ahram, cède la place, côté européen, à une analyse plus singularisante du conflit, selon une lecture qui reproduit l'image des destins individuels propre à l'idéologie occidentale. Surtout, les photos sont comme des anti-clichés qui déconstruisent la vision stéréotypée du pouvoir égyptien, son binarisme et ses schèmes préexistants : les images de policiers démobilisés, de femmes manifestant, d'une armée qui se désolidarise du pouvoir, puis fraternise, de manifestants divers, pacifiques, capables d'ironie. Le dernier chapitre, « L'humain intégral », permet à Michael Rinn (pp. 155-176) de revenir sur la campagne du *Collectif Urgence Darfour* visant à sensibiliser l'opinion au génocide en cours au Soudan, en 2005 et 2006. L'auteur analyse des campagnes publicitaires exploitant le poids des émotions suscité par le lieu commun de la souffrance des victimes innocentes, victimes des viols, refusant toute référence à un arrière-plan culturel et géopolitique plus complexe (luttres entre sédentaires et nomades, pour les richesses liées à la possession des terres fertiles ou des matières premières, aggravées par les migrations) dans une sorte de face-à-face des individus confrontés brutalement aux souffrances d'autres individus. Ces campagnes véhiculent les stéréotypes de l'Afrique terre de passions, sexuelles, religieuses, extrémistes, tribales. Elles reposent aussi sur le choix de deux modèles d'action stéréotypiques, l'un de nature essentialisante (celui de l'humain « essentiel » qui agit conformément à sa communauté d'appartenance), l'autre plus transculturel, éco-citoyen, celui de l'humain intégral. Selon l'auteur, c'est ce deuxième modèle qui est privilégié, alimentant l'idéologème de la libre circulation des biens, des services et des personnes, au cœur des discours de la mondialisation actuels. Il montre que la dramatisation pathémique ne relève pas de la manipulation, puisque le public est ramené à un choix (de nature argumentative), celui de rester spectateur ou au contraire celui de devenir acteur (pp. 176-178). Un « épilogue » de Nathalie Narváez Bruneau revient sur les textes, y compris en faisant allusion à un texte d'Alpha Ousmane Barry qui ne figure pas dans le volume !

Au total, le volume est inégal, et des chapitres riches et suggestifs pâtiennent du voisinage avec des textes plus faibles. D'une façon générale, on regrettera que trop de chapitres ne prennent pas suffisamment en compte le fait, pourtant mentionné en introduction,

que « la complexité historique de ces événements [famine en Éthiopie, génocide des Tutsi au Rwanda] échappe largement aux explications fournies par les discours publics » (p. 7), alors que « les recherches en sciences sociales mettent en exergue la conjonction de facteurs multiples qui renforcent la vulnérabilité des populations africaines : gestion du pouvoir par les régimes coloniaux et postcoloniaux, clientélisme, corruption, conflits religieux et interethniques, intérêts géostratégiques » (p. 7). Cela aurait été utile, pourtant, pour mieux penser l'intérêt et les limites de la notion de représentation comme celui de la notion, bien défrichée, de stéréotypie. L'idée d'analyser des représentations stéréotypées à travers le lien textes-images, est pertinente. Cependant, le choix des textes de ce volume (et conséquemment la répartition entre les volumes *L'Afrique en images* et *L'Afrique en discours* [Michael Rinn, Nathalie Narváez Bruneau, dirs, Paris, Éd. L'Harmattan, 2015], également recensé dans cette livraison) n'est pas clair, car la focalisation sur des images, qui est intuitivement d'une grande clarté, est cependant brouillée par le fait que les images analysées ne sont pas seulement iconiques, mais aussi discursives, ce qui aurait pu conduire à rassembler ces dernières dans le volume complémentaire dirigé par les mêmes auteurs (*ibid.*). Sans doute le vivier des auteurs a-t-il contraint les choix, mais il aurait été souhaitable de recueillir d'autres travaux pour aboutir à des résultats plus homogènes. Il aurait aussi et surtout fallu renforcer les entrées théoriques et méthodologiques pour mieux penser la notion de stéréotypie, qui a un statut et un mode de fonctionnement très différent selon quelle apparaît dans le discours – qui plus est dans des discours théoriques, médiatiques, littéraires – ou dans des images : une caricature est différente d'une photo, d'une vidéo, et les marqueurs de stéréotypie ne sont pas toujours identiques selon les supports, la nature fixe ou mobile de l'image ou selon les genres. Par conséquent, les chapitres de l'ouvrage auraient gagné à intégrer à la description des images un questionnement approfondi des concepts et outils pour analyser les images en général, tout en traitant centralement de la façon dont elles reproduisent, durcissent ou contestent des schèmes stéréotypiques, sans oublier l'étude de relations que l'image stéréotypée entretient ou non avec le discours qu'elles peuvent contenir, comme dans les caricatures, ou qui les accompagne et les commente, dans des genres de discours très différents.

Alain Rabatel

Icar, université de Lyon 1
Alain.Rabatel@univ-lyon1.fr